Document generated on 04/25/2024 3:46 p.m.

Brèves littéraires

La rectitude patriarcale

Louky Bersianik

Number 63, Winter 2003

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4637ac

See table of contents

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)
1920-812X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bersianik, L. (2003). La rectitude patriarcale. *Brèves littéraires*, (63), 87–94.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LOUKY BERSIANIK

*La rectitude patriarcale**

Parler du patriarcat est très mal vu aujourd'hui. Cette référence à une organisation sociale aussi vieille que le monde est jugée passéiste, presque indécente, comme si le patriarcat avait disparu de la surface de la terre et n'était plus qu'un mauvais souvenir.

Quand j'ai lu en public mon poème intitulé « Maladie d'amour » qui avait paru dans la revue *Arcade*[1], une de mes anciennes connaissances venue m'entendre a quitté la salle dès le premier vers qui faisait justement mention du patriarcat[2]. Plus récemment, au Théâtre du Nouveau Monde, j'ai été ridiculisée par un jeune poète fanfaron dont les propos désobligeants à l'égard de mon poème se retrouvaient soigneusement consignés dans la grande presse le lendemain[3].

Au concept de « rectitude politique » dont on nous rebat les oreilles depuis plus d'une décennie et dont personne ne sait exactement ce qu'il recouvre,

---

* Extrait d'un texte lu au Colloque de l'ACQS (American Council for Québec Studies), table ronde réunissant cinq écrivaines de *La théorie un dimanche,* le 27 novembre 2000.

1. *Arcade* (« Présences »), N° 28, 1993, p. 18-19.

2. « C'est dans la tête toujours qu'on les entend les cigales monocordes du patriarcat. »

3. Cependant, la lecture de ce poème au colloque ci-haut mentionné a reçu un accueil enthousiaste...

j'oppose celui de « rectitude patriarcale » infiniment plus grave et dont nous subissons les effets pervers depuis bien plus longtemps, depuis que notre planète est devenue patriarcale, soit plus de vingt-cinq siècles.

La « rectitude patriarcale » consiste à être en accord avec le patriarcat, le subir sans résistance et sans le remettre en question, endosser son discours, y ajouter foi et le mettre en pratique, et enfin aspirer à partager son pouvoir.

Quant au *politically correct*, il a fait une entrée fracassante dans notre vocabulaire. Ce concept réactionnaire a dans son collimateur les luttes contre les injustices sociales, et, en ce qui nous occupe ici, la montée du féminisme. En ce sens, il est là pour faire diversion. En effet, beaucoup croient que le *politically correct* n'est qu'une question de langage, alors que son invention est foncièrement une « politique-fiction » qui tend à contrecarrer l'évolution appréhendée de la situation politique si les féministes, les Noirs, les Amérindiens et les autres ethnies l'emportaient sur la culture dominante.

Comme l'écrit Élaine Audet, « [...] l'objectif de la chasse à tout ce qui est « politiquement correct » est d'en finir avec la discrimination positive qui remet en question les privilèges exclusifs de l'élite intellectuelle, blanche et mâle ». L'auteure fait l'historique de ce nouveau concept dans son livre *Pour une éthique du bonheur*[4]. Elle nous apprend que cette expression émane de professeurs « seniors »

4. Élaine Audet, *Pour une éthique du bonheur*, Éditions du Remue-ménage, 1994, p. 86.

influents du milieu universitaire américain avec l'appui des milieux les plus conservateurs des États-Unis. « [Ces seniors], écrit-elle, tentent d'annuler les politiques d'accès à l'égalité pour les femmes et les minorités, mises de l'avant dans les années 60-70. Ils refusent d'accepter les notions de différence et de relativisme culturel qui remettent en question la suprématie de la culture occidentale. »

Cette culture occidentale est d'abord patriarcale. On comprend pourquoi les féministes sont dans la ligne de tir de tous ces réactionnaires. Cette expression, qui date déjà, fait encore fureur, du moins ici au Québec, où elle est apprêtée à toutes les sauces et il n'est pas une journée sans que l'un ou l'autre des médias ne nous la serve.

Quand je l'entends, je suis aux prises avec deux sentiments contradictoires : la colère et l'hilarité. Colère parce que, sous couvert d'être à la page et évolué, et surtout dans la dérision la plus totale, ce persiflage est une tentative cent fois répétée d'anéantir le féminisme et les autres causes qui militent en faveur de la justice et de la liberté, pour l'environnement, les droits humains et l'équité sociale, pour la compassion et la solidarité, toutes utopies jugées folkloriques et d'un autre siècle. L'hilarité, parce que, au fond de moi, je me moque de ces moqueurs qui démontrent leur ignorance crépusculaire et leur manque de perspective. En effet, les gens qui n'ont que le « politically correct » à la bouche sont surtout des gens de droite qui se croient de gauche et qui se trompent de cible car ils devraient plutôt viser la « correction patriarcale ».

Ce que j'appelle la « rectitude patriarcale » est un terrain très vaste et n'est pas l'envers de la « rectitude politique » puisque, comme je l'ai déjà mentionné, celle-là précède celle-ci de plusieurs siècles et continue d'être en exercice florissant. Il n'y a donc aucune commune mesure entre elles.

Toutes et tous tant que nous sommes, nous nageons aveuglément dans un patriarcat bien vivant tout en croyant qu'il est mort et enterré, ce qui nous donne bonne conscience. Nous nous croyons « corrects » en suivant ses directives et nous ramons toujours dans son sens sans nous rendre compte que c'est lui, et non ce qu'on appelle le *politically correct*, qui nous mène à la catastrophe mondiale, vers l'extrême concentration des richesses, l'appauvrissement des populations et l'exclusion des individus.

Je continue de penser et d'écrire que le patriarcat est un système qui réduit les femmes à l'impuissance et à la servilité au moyen du langage et grâce à sa culture misogyne millénaire, tant en Orient qu'en Occident. Je m'y suis opposée et je m'y opposerai toujours. Je continue et continuerai de combattre cette pensée dominante. L'histoire du patriarcat est l'histoire de l'envahissement d'un territoire corporel et psychologique par des méthodes barbares. Le siège persiste avec la même violence, bien que plusieurs personnes des deux sexes croient que l'envahisseur s'est retiré.

Le déséquilibre de toute civilisation, son incohérence, il faut la voir d'abord dans cette dictature exercée sur les femmes, qui entraîne toutes les autres

dictatures ; et aussi dans le fait qu'elle ne soit pas reconnue comme telle. Le patriarcat est une dictature rendue invisible par son imposture même, car il a pour fonction de nier la réalité de façon à ce que celle-ci soit presque impossible à déchiffrer.

Le patriarcat est une infrastructure antidémocratique qui sous-tend toutes les formes de société, que celle-ci soit capitaliste, socialiste, communiste, totalitaire, libertaire. La forme de société peut changer, l'infrastructure demeure, immuable, solide, infrangible. Il en sera toujours ainsi tant que l'on s'obstinera à ne pas pointer le patriarcat comme système à changer plutôt que les autres formes de société, nées de doctrines ou de théories sociales et économiques souvent divergentes, mais dont les révolutions ne font qu'échanger le rapport de forces sans vraiment en entamer le caractère patriarcal qui est mesquin, cruel et mortifère.

En tant que système économique et social sous-jacent, le patriarcat est une *phallocratie* extrêmement efficace et dangereuse, parce qu'elle accrédite symboliquement la loi du plus fort. La culture qu'elle impose à toutes les autres cultures est une injure à la vraie *démocratie*. Rien d'étonnant à ce que celle-ci soit si boiteuse et n'ait vraiment lieu nulle part en ce monde.

Car, où allons-nous aujourd'hui ? Les revendications des femmes de l'an 2000 sont-elles radicalement différentes de celles des femmes d'il y a trente ans ? Il est vrai que nous pouvons nous targuer de quelques gains notoires. Mais, ô combien fragiles ! Surtout si

l'on tient compte que les populations d'Amérique du Nord s'apprêtent à élire des gouvernements qui sont hostiles à l'avortement et à l'accès des femmes à l'égalité[5]. Au Canada, on voit même poindre le spectre du rétablissement de la peine de mort...

La « rectitude patriarcale » sévit encore dans tous les domaines : le politique, le social, l'économique, le langage, le religieux. C'est une attitude *cheap* de la part des hommes, et « colonisée » de la part des femmes, car elle est aussi pratiquée par bon nombre de celles-ci. Ce comportement résulte d'un état d'esprit séculaire à l'égard des femmes. Selon une perspective historique et anthropologique qui se retrouve dans l'inconscient collectif, la domination masculine va de soi.

Qu'y a-t-il de plus « patriarcalement correct » que le langage ? N'est-ce pas beaucoup plus grave de dire : « Ma femme *ne travaille pas*, elle reste à la maison avec les enfants » ou, pire, « Je *ne travaille pas*, je suis une mère au foyer », que d'appeler les aveugles des *non-voyants* ou les sourds des *mal-entendants* ? N'est-ce pas faire preuve d'une rectitude patriarcale crasse que de démoniser les féministes de la première heure en disant qu'elles sont des « dinosaures » qui ont « victimisé » les femmes ? C'est ce qu'on appelle un renversement de situation, un détournement de la réalité, une projection de sa propre culpabilité. Ce ne sont pas les « vieilles féministes » qui ont tué les femmes par milliers, qui les ont violées, battues,

5. Notons que ce texte a été écrit avant l'élection de Georges W. Bush aux présidentielles.

torturées : elles ont tout simplement contribué à faire prendre conscience aux victimes qu'elles ne sont pas responsables de la violence de leurs agresseurs. Et elles ont créé des refuges pour les soustraire à cette folie meurtrière.

Qu'y a-t-il de plus « patriarcalement correct » que les religions, quelles qu'elles soient ? Que dire des nationalismes religieux qui sont des totalitarismes éhontés s'exerçant surtout sur le dos des femmes et faisant preuve d'une rigueur de principes, que dis-je, d'un rigorisme souvent assassin : les talibans en Afghanistan[6] (n'oublions pas que les talibans sont d'abord des étudiants en théologie islamique), le Likoud et surtout le Shass ultraorthodoxe qui rassemble les pieux intégristes d'extrême droite en Israël, la loi sévère et souvent sanglante de l'Islam en Iran et ailleurs, dans les pays arabes[7]. Ces abuseurs de droits fondamentaux ne sont pas de culture occidentale que je sache. Seulement à Jérusalem, en plus des trois religions monothéistes, il y a vingt-six sectes religieuses ! Et c'est pour la possession de cette « ville sainte » que tous ces théologiens se battent et s'entre-tuent !

Le féminisme est d'abord une conscience. Question : y a-t-il eu un « post-féminisme » ? Autre question brûlante : y a-t-il un « nouveau féminisme » ? Oui et non aux deux questions. Je vous laisse y répondre

6. Ils n'étaient pas encore *boutés* dehors par l'artillerie lourde américaine…

7. Mesurons l'extrême durcissement de la situation des deux côtés de la *frontière* depuis la deuxième Intifada et le 11 septembre 2001.

parce que mon temps est écoulé. Mais gardons à l'esprit qu'en voulant devenir les égales des hommes, et dans le courant irrésistible de la mondialisation, beaucoup d'entre nous ont replongé dans la « rectitude patriarcale », car notre idéal s'est quelque peu perdu au contact de nos *égaux*.

La « rectitude patriarcale » est une maladie de nos civilisations qui contamine obscurément nos vies privées. C'est une maladie d'amour, parce qu'elle est sans amour et que beaucoup d'entre nous ont du mal à vivre avec.